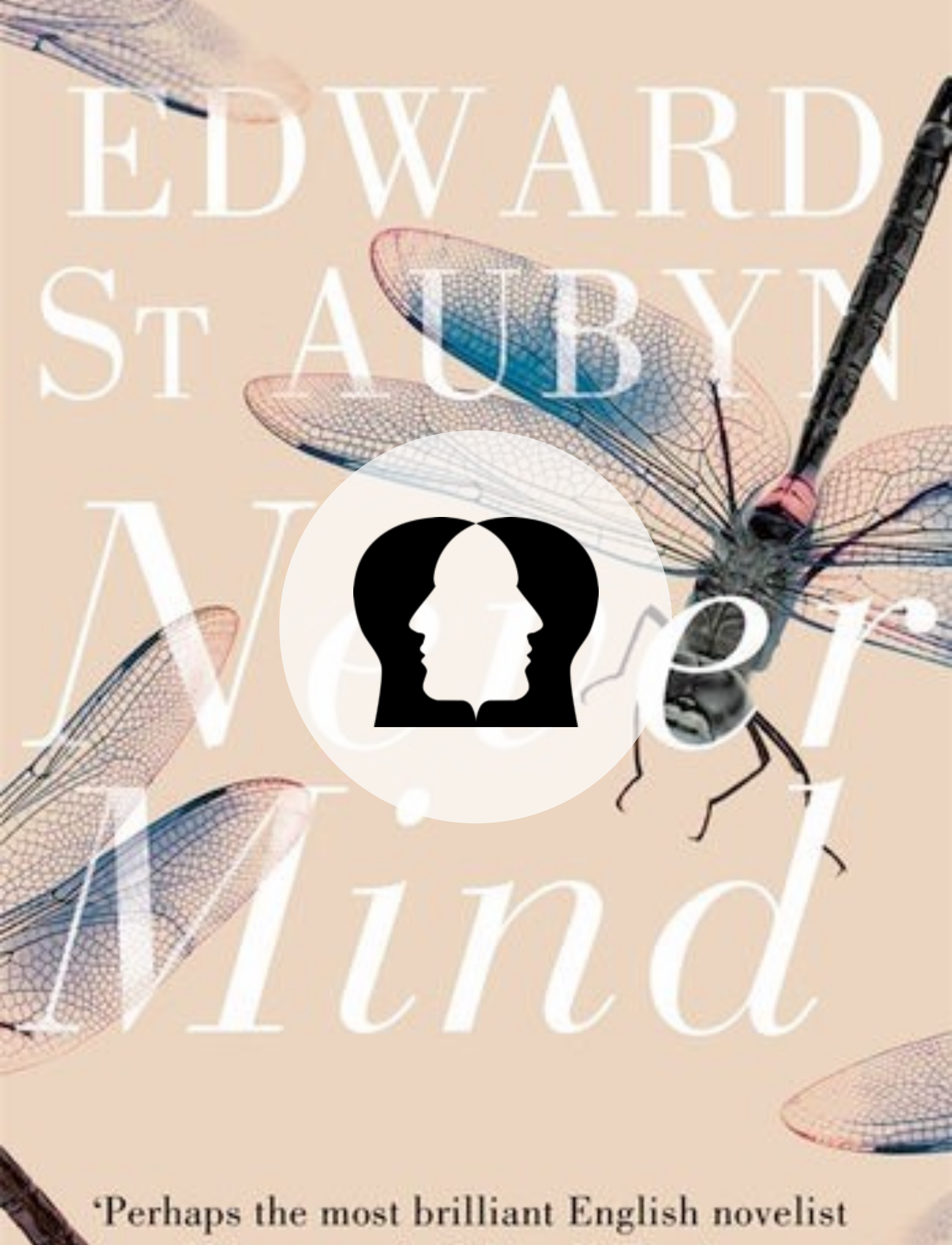




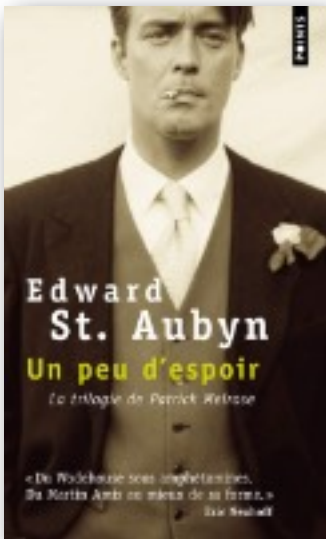
**MELROSE' PLACE**  
PEU IMPORTE



EDWARD  
ST Aubyn  
A Novel  
Mind



‘Perhaps the most brilliant English novelist



*Peu importe (Titre anglais - Never mind)*  
*Un roman de Edward St Aubyn*  
*Edition originale Heineman, Londres, 1992*  
*Traduction : Marie Ploux*

***Peu importe***

Dans *Un peu d'espoir* -  
*La trilogie Patrick Melrose*

Un roman de Edward St Aubyn  
Edition française : Christian Bourgeois  
Edition poche Points Seuil 2008



***Patrick Melrose***  
***(Episode 2)***

Une mini-série télévisée  
de David Nicholls  
Diffusion américaine 2018  
Distribution : Benedict Cumberbatch,  
Jennifer Jason Leigh, Hugo Weaving,  
Prasanna Puwanarajah...

Il y a du Caligula chez David, le père de Patrick Melrose, un tyran qui « *torturait sa femme pour savoir pourquoi il lui était si dévoué* », nous rappelle Anne, une amie de la famille. Il y a sûrement aussi chez David quelque chose du Marquis de Sade, auteur qui glorifiait le sadisme et dont la demeure, il y a deux siècles de ça, était située à proximité de celle des Melrose dans ce petit village du Lubéron, Lacoste, en Provence... David, la soixantaine au moment du récit, est un aristocrate anglais oisif, en villégiature dans le Sud de la France, accompagné par son épouse Eleanor et son fils de cinq ans (huit ans dans la série télé), Patrick. Le patriarche est clairement le maître des lieux dans ce mas provençal que lui a offert sa femme, américaine, riche héritière d'un empire de produits solvants. Ce qui devait être un foyer pour personnes alcoolodépendantes, s'est transformé en résidence d'été... David a, lui, été déshérité par son père, mais a eu la chance, ou l'ingéniosité, de mettre le grappin sur cette jeune et riche américaine qui, après avoir succombé à ses charmes et son originalité, s'est vite rendu compte de l'imposture et de la rudesse d'un homme qui saura l'anéantir physiquement et mentalement.



### Extrait p. 88-89

« En ouvrant le placard sous le lavabo, David fut ébloui par la magnifique diversité des tubes et flacons qu'il contenait : des clairs, des jaunes, des marrons, des oranges avec un couvercle, en plastique ou en verre, provenant d'une demi-douzaine de pays, priant tous les consommateurs de ne pas dépasser la dose prescrite. Il trouva même des enveloppes portant la mention « Seconal » et « Mandrax » : sans doute des vols commis au passage dans les salles de bains d'autrui. Il farfouilla dans les barbituriques, les euphorisants, les antidépresseurs et les somnifères et fut surpris de trouver si peu d'analgésiques. Il tira du placard une bouteille de codéine, un peu de Diconol, des anti-inflammatoires, et découvrit enfin, tout au fond, dans une autre bouteille, les pilules d'opium... »

Diplômé en médecine, mais compositeur contrarié à cause de ses rhumatismes, David n'a jamais exercé et s'est contenté de vivre aux crochets de sa femme. Leur fils, Patrick, est né d'un viol conjugal, et même si à l'époque, le viol conjugal n'était pas reconnu légalement, comme l'explique Nicholas, un ami de longue date de David, ce dernier fait de toutes les façons sa loi lui-même... Eleanor semble, dans tous les cas, avoir abandonné la partie depuis longtemps et se contente désormais des souvenirs vieillissants de l'homme qu'elle a connu quand ils étaient jeunes, bien-portants et plein de projets. Elle se réfugie alors dans une consommation immodérée d'alcool, d'amphétamines, de médicaments codéinés, pilules d'opium ou autres stimulants ou antalgiques qui garnissent une pharmacie familiale dans laquelle David se sert à l'occasion pour soulager ses douleurs rhumatismales...

Le décor est planté pour ce court récit qui se déroule sur une journée d'été, du réveil au coucher. Le contexte parental et l'environnement malsain font du jeune Patrick un enfant seul et triste qui n'a pour seuls refuges que la campagne provençale et les jupons d'Yvette, cette femme enveloppante au service du couple Melrose... Patrick est maltraité, et le mot est faible, nous y reviendrons, par son père, qui prend un malin et sadique plaisir à souffler le chaud et le froid sur un entourage qui courbe alors l'échine et se plie au moindre de ses désirs. Il s'est approprié la demeure et ses occupants, et en a fait en quelque sorte ses souffre-douleur. On fait ici profil bas, on longe les murs, on marche en permanence sur des oeufs en prenant bien soin de ne surtout pas les écraser au risque de réveiller le monstre, le courroucer et subir ses châtiments. Les figues fraîches qui tombent du figuier, dans la cour d'entrée du "château", comme l'appelle Yvette, sont écrasées du pied à l'occasion pour soulager les rancœurs ou faire baisser la pression...

Les Melrose ne seront pas seuls ce jour-là. Ils ont invité deux couples d'amis, "amis" entre guillemets, à savoir tout d'abord le philosophe Victor Eisen et sa femme Anne More, qui sont aussi



### Extrait p. 18

« Elle devait prendre Anne chez Victor Eisen et, de là, filer à l'aéroport, mais il fallait d'abord se remettre d'aplomb. Une demi-bouteille de cognac Bisquit était cachée dans un coussin sous le siège du conducteur. Elle avait dans son sac deux sortes de comprimés : des jaunes pour retrouver la forme, et des blancs pour chasser l'angoisse et la panique qui revenait du même coup. Jugeant que la route serait longue, elle prit quatre comprimés jaunes au lieu de deux et, comme elle avait peur que cette double dose ne la rendit anxieuse, elle en prit aussi deux blancs, avalant la moitié du cognac pour faire passer le tout. Elle tressaillit violemment. Puis, avant même qu'il fût dans son sang, elle sentit le choc de l'alcool, sa chaleur bienfaisante. »

des voisins, mais également Nicholas Pratt, un vieil ami de David, et sa "conquête" du moment, Bridget, une jeune femme bien plus jeune que lui et qui semble lui faire honte par son franc-parler et l'expression d'une libération des moeurs qu'elle affiche sans pudeur dans cette fin des années soixante où ancienne et nouvelle génération ont du mal à cohabiter sans se heurter, du moins verbalement...

Nicholas Pratt et Bridget atterrissent au vol de quatorze heures, et c'est Eleanor et Anne qui se chargent d'aller les récupérer dans une décapotable qui file tombeau ouvert sur les routes sinueuses d'une campagne ensoleillée dont le décor défile à la vitesse d'une conductrice alcoolisée et amphétaminée... Eleanor est clairement dans le déni concernant ses usages addictifs et sa capacité alors d'être à l'écoute de son fils et surtout disponible pour lui. Le trajet vers l'aéroport sera l'occasion pour Anne d'aborder le sujet avec sa compatriote amie, d'essayer de lui faire comprendre qu'elle boit trop, trop pour son bien mais aussi celui de Patrick en demande d'attention. Malheureusement, Anne ne sera pas entendue. Eleanor sollicite son cerveau avec suffisamment de produits psychoactifs, aux effets souvent antagonistes, pour qu'elle navigue en permanence, et à l'aveugle, dans un no man's land neuronal où elle sait se perdre sans résister. Le temps n'est plus alors pour elle à accepter la souffrance dans l'abstinence mais à prendre soin d'elle dans un usage compulsif et réconfortant de psychotropes, aussi étonnant que cela puisse paraître. L'automédication psychoactive a pour vocation ici d'anesthésier toute forme de pensée encombrante, et de vivre le moment présent en glissant sous le tapis tous les mauvais souvenirs du passé ou contrariétés du moment, tout en négligeant ses responsabilités de mère. Eleanor ne sait plus être présente pour son fils Patrick dont elle sent bien qu'il est en souffrance. Elle se contente ce jour-là de faire croire à ses invités, loin d'être dupes, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes...

Le tout jeune garçon de cinq ans, malgré les promesses de sa mère de l'embarquer dans son automobile pour cette courte



### Extrait p. 83

« - Qu'est-ce que tu fais ?  
demanda-t-il.

Son père ne répondit pas.

Patrick avait trop peur pour  
répéter sa question. La main  
pesait toujours sur son dos et il  
étouffait presque, le visage  
enfoncé dans les plis du drap.  
Il regarda fixement la tringle  
des rideaux et le haut des fenê-  
tres ouvertes. Il ne pouvait pas  
comprendre quelle forme  
nouvelle prenait son châtiment,  
mais il savait que son père  
devait être vraiment fâché pour  
lui faire mal à ce point. Il ne  
pouvait plus supporter le  
désespoir qui le submergeait.  
Il ne pouvait plus supporter  
cette injustice. Cet inconnu qui  
le broyait ne pouvait pas être  
son père. »

escapade aller-retour vers l'aéroport, se voit malheureusement contraint par son père de passer la fin de la matinée avec lui et de subir alors ses sévices. L'homme a pour philosophie d'éduquer ses enfants dans l'apprentissage de la survie en milieu hostile, son père étant partie prenante de ce milieu hostile. Les châtiments et réprimandes semblent monnaie courante, mais ce que David fait subir à Patrick, son fils de cinq ans, ce jour-là, dépasse de loin les idées reçues d'une éducation idéale, et David le sait très bien. La teneur des menaces proférées à l'encontre de son fils s'il lui venait à l'idée de rapporter à sa mère, ou à qui que ce soit, ce qu'il lui a infligé, est à la hauteur de l'ignominie de l'acte sexuel imposé à un petit garçon qui n'aura alors de cesse de vouloir faire taire ce cri dans sa tête : « *Personne ne devrait jamais faire ça à personne.* ». Patrick tentera bien d'en parler à sa mère, mais la voix de son père, et ses menaces, plus fortes que tout, anéantiront toute velléité de soulèvement filial. Eleanor sera là encore probablement dans le déni, ce qui invitera son fils à ressasser, ruminer tout ça dans son esprit, et ainsi grignoter son âme pendant de longues années. A la colère, à l'isolement et à la souffrance, se mêleront les sentiments d'incompréhension et d'injustice... Le petit garçon aura d'autant plus peur de son père à compter de ce jour-là et du viol dont il a été victime. Le reste de la journée n'est qu'une suite de perches tendues, en vain, à sa mère pour qu'elle vienne à son secours et l'emmène loin de ce mas provençal et d'un père tyrannique, pédophile et incestueux...

Le dîner qui clôture la journée ne laissera personne indifférent. Les envolées éducatives et inepties réactionnaires de David, appuyées par son ami Nicholas qui ne sait que faire des courbettes, auront raison d'Anne et de son mari Victor qui quittent la table en plein milieu du repas. Bridget, elle aussi, ne supporte plus les dernières paroles malvenues de David et Nicholas et tentera de rejoindre un certain Barry, jeune ami croisé à l'aéroport en France, et prêt à l'accueillir pour fumer plus de joints et gober plus d'acides, les drogues en vogue à ce moment-là. Bridget les préfère à l'alcool qu'elle considère comme brutal, à l'image de la gent masculine d'un autre temps qui bouscule, elle, son cerveau au whisky...



Extrait p. 87

« En déjeunant, David se dit qu'il avait peut-être poussé un tout petit peu loin le mépris de la pruderie bourgeoise. Même au bar du Club de la cavalerie et de la garde on pouvait difficilement se vanter d'un inceste, homosexuel et pédophilique, en comptant sur l'approbation générale. A qui pouvait-il dire qu'il avait violé son fils de cinq ans ? Ils préféreraient tous changer de conversation, et certains feraient même pire. L'expérience avait été brève, brutale, mais pas foncièrement déplaisante. Il sourit à Yvette, l'informa qu'il avait une faim de loup et se servit une brochette d'agneau avec des flageolets. »

Eleanor clôturera, elle, sa soirée réfugiée dans sa décapotable, bouteille de cognac ou autre alcool en main. Comme son fils Patrick, elle se retrouve seule à cuver son désespoir en attendant qu'un nouveau jour se lève sur, assurément, un nouveau lot d'humiliations, de terreurs, de compromissions et de profonds moments de solitude... Les derniers mots de David à son fils (dans la série télévisée du moins), après l'avoir bordé dans son lit, seront : « *Sache que si jamais tu parles à ta mère, ou à qui que ce soit, de ce qu'il s'est passé, je te briserai en deux* ». Sûrement pas, malheureusement, des paroles en l'air...

Ce qui aurait dû ressembler à un environnement idyllique, porté par cette lumière du Sud de la France éclairant une demeure spacieuse et chaleureuse, devient l'ancre de la cruauté et portera alors en germe les pathologies à venir et les usages qui les accompagneront... Ce premier épisode de la saga Patrick Melrose, qui correspond donc au deuxième épisode de la série télévisée, ne laisse augurer rien de bon pour la suite. Les esprits ont été marqués probablement bien plus profondément que ne le feraient tous les psychotropes réunis. Difficile de sortir indemne de cette journée, dont on sait que d'autres suivront calquées à peu près sur le même modèle... Quant à savoir si les consommations compulsives de Patrick qui suivront sont la conséquence directe des exactions dont il a été victime tout jeune enfant, difficile de ne pas y penser. Une chose est sûre, elles accompagneront le jeune homme qu'il deviendra en exacerbant ou en anesthésiant à l'occasion sa colère et sa rancœur tenace... Quand certains peuvent affirmer que les usages à venir de Patrick précipiteront sa chute, d'autres peuvent aussi considérer qu'au contraire, ils la freineront ou du moins amortiront le choc, plus ou moins en douceur...

